

Et quelque philanthrope au besoin vous promet
D'établir ici-bas le ciel de Mahomet.
Ce ne sont que plans fous, démentees inosées,
Systèmes de bonheur à donner des nausées.
Et je ne dirais rien ? et de pareils écarts
Ne feroient pas tomber des grâces de brocards ?
A l'ordre, à la morale, il faut prêter main-forte,
Lorsqu'à tous les excès on ouvre ainsi la porte.
Le poète, qui voit ce vertige malsain,
Au bell'roi doit courir et sonner le tocsin.
Plus d'un humanitaire impunément radote ;
Le venin est permis : permettons l'antidote.

Certes, j'ai cité là de grands réformateurs
Et qui ne trouveront que trop de sectateurs.
On est épouvanté de pareils monomanes
Et des conceptions qui germent sous ces crânes.
Est-ce tout ? Pour l'orgueil il reste un dernier pas :
Se faire adorer. Bon, il n'y manquera pas.
De nos jours, être dieu n'est pas chose bien rare ;
Plus d'un aventurier d'un tel titre se pare ;
On fabrique des dieux comme on fait des savons,
Des suifs. Cette denrée, au temps où nous vivons,
Se remue à la pelle, et le dieu nous encombre.
On côudoie en marchant des Jéhovah sans nombre.
J'en connais qui le sont, d'autres qui l'ont été.
Parfois quelque vieux dieu, quelque dieu retraité,
Demi-solde, invalide ou démissionnaire,
Chemin faisant rencontre un dieu surnuméraire,
Un dieu qui se prépare à monter à ce rang.
L'ex-dieu s'arrête alors, offre au jeune aspirant
La prise de tabac, et lui dit : Cher collègue,
Vous convoitez ma place, eh bien, je vous la lègue.
Mais croyez aux discours de votre devancier,
Vous qui n'êtes encor qu'un dieu survivancier,
Qui n'êtes dieu qu'en horbe et qu'en expectative :
Notre profession n'est plus très lucrative ;
Trop de gens s'y sont mis, pauvres diables de dieux
Qu'on voit mourir de faim. Me préservent les dieux
D'ancêtre dans l'œuf, avant qu'il se féconde,
Quelque petit très-haut qui veut venir au monde ?
Mais entre nous, enfin, je dois vous dire tout :
Je n'ai pu soutenir mon rôle jusqu'au bout.
Moi qui faisais vraiment la chose en conscience,
Je n'ai jamais trouvé suffisante créance.
Décidément l'emploi ne vaut rien ; c'est, je croi,
Le pire des métiers, après celui de roi.

Je ris, et toute fois ce sujet est bien grave.
Voilà pourtant jusqu'ou la raison se déprave,
Lorsque, de la croyance ayant brisé le frein,
Elle court à tâtons sur son propre terrain,
Pauvre Colin-Maillard qui choppe et qui se cogne.
Et tombe à des excès qui sont peine et vergogne.
C'est le monde à l'envers. Dans ce bouillonnement,
Le bon sens s'égosille et parle vainement ;
Il ne trouve partout que des oreilles closes.
Dirait-on pas, à voir de quel train vont les choses,
Un navire où chacun, sous couleur de progrès,
Voudrait à sa façon arranger les agrès,
Où chacun, fut-ce même un passager ignare,
Prétendrait tout régir et prendre en main la barre ?
Au moral, notre siècle est une autre Babel.
A la confusion nous avons fait appel.
Et l'on ne s'entend plus ; chacun a son système :
Les partis furieux se lancent l'anathème ;
On proclame, en vivant comme de chiens à loup,
En s'entre-injuriant et s'éreintant de coups,
Que l'ère de discorde et de haine est finie ;
On se prend aux cheveux en vantant l'harmonie.
Quoi de plus importun et de plus fatigant
Que tous ces gens sans fin brillant et litigant ?
C'est à vous rendre sourd. On dérive, on s'égare ;
De mille mots nouveaux la langue se bigarre ;
Cette raison sublime et dont nous nous targuons
Trouve, pour s'exprimer, d'incroyables jargons.
De l'aube au crépuscule, et du soir à l'aurore,
On médite, on imprime, on discute, on péroré ;
Nous voilà devenus un peuple de rhéteurs,
Commes ces Grecs bavards dont parlent les auteurs,
Tout s'en mêle, homme et femme, et le cède et l'hysope.
L'âne, nous dit Boileau, parlait au temps d'Esopé.
Il écrit maintenant, par la loi du progrès ;

Et que ne vomit point de livres indiscrets
La bouche de la presse, effroyable soupape,
Par où la lave interne à gros bouillons s'échappe !
Des songe-creux ce siècle est le grand rendez-vous ;
On dirait, à la lettre, un hôpital de fous.

Heureux ceux dont la barque, au ciel même amarée,
Ne craint pas de nos temps la fougueuse marée ?
Heureux l'homme soumis à la divine loi
Et l'enfant allaité d'espérance et de foi !
Tandis que des partis la lutte furibonde,
Pour mieux l'organiser, met en pièce le monde,
Dans la religion quel esprit différent !
Là, tout est régulier, paisible, cohérent.
Source éternelle d'ordre, unité véritable,
Elle oppose à l'erreur sa morale immuable,
Ce décalogue saint, gravé des mains de Dieu,
Code obligeant les cœurs, en tout temps, en tout lieu.
Si nous l'avions voulu, rebelles que nous sommes,
Elle eût fait des longtemps fraterniser les hommes.
L'égalité des droits n'est point un dogme neuf :
Elle le connaissait avant quatre-vingt-neuf.
Oui, le seul ralliement des esprits, c'est l'Eglise.
D'un peuple qui s'éclaire et qui se civilise,
De bon accord surtout du petit et du grand,
Le clocher catholique est un meilleur garant
Que tout autre édifice ornant un territoire.
Ce témoin est plus sûr qu'un bel observatoire,
Plus sûr qu'un télégraphe, ou qu'un phare qui luit,
Soleil fait de main d'hommes et s'allumant la nuit ;
Plus sûr que les tuyaux, obélisques de briques,
Noircissant le ciel bleu du charbon de fabriques.
Sans doute il est fort beau d'avoir trois cents tribuns,
Plus ou moins, discutant les intérêts communs,
Et je mets l'inventeur des trois pouvoirs, des Chartes,
Assez près de celui des biscuits et des tartes.
Pourtant, je l'avoueraï, j'aime encore un peu mieux,
Et tiens pour plus utile un apôtre pieux,
Qui convertit les cœurs et les hordes errantes,
Qu'un digne député qui convertit... les rentes.
Quoi qu'il en soit, qu'on veuille ou qu'on ne veuille pas,
Nous verrons Jésus-Christ survivre à nos combats.
Champions de l'orgueil et du socialisme,
Tenez-le-vous par dite : car le christianisme,
Vieil athète à l'épreuve, a vu choir sous ses coups
Des sophistes plus forts et mieux armés que vous.

AMÉDÉE POMMIER.

CRISE DE L'ANGLICANISME.

Il nous arrive d'Oxford d'intéressants détails, de nature à donner l'espérance de voir bientôt s'accroître le nombre des membres de l'université qui ont embrassé le catholicisme. Deux faits tendent à confirmer cet espoir : le célèbre docteur Lushington a émis l'opinion que l'on ne saurait priver un ecclésiastique anglican de sa cure ou de ses emplois parce qu'il accepte toutes les doctrines de l'Eglise romaine ; il a ajouté que l'Eglise établie n'est pas protestante, et qu'il serait absurde d'exiger que ses sectateurs professent le protestantisme. D'autre part, les autorités de l'université d'Oxford ont décidé, il y a huit jours, après une longue délibération, que, malgré la demande qui leur en avait été faite par 541 membres de cette université, on ne poursuivrait pas le dernier des *Traité pour le tems présent*, dans lequel M. Newman donnait, des 39 articles fondamentaux de l'anglicanisme, une interprétation opposée à leur esprit et à leur but. On assure que cette résolution a été prise sur les sollicitations pressantes du duc de Wellington, chancelier de l'université.

Cette décision et l'avis exprimé par M. Lushington doivent encourager dans la poursuite de la vérité les esprits circonspects qui n'eussent point osé imiter la conduite de M. Newman. Ce modeste et savant théologien, qui jouit, à ce titre, d'une réputation éminente et d'une incontestable influence, se tient depuis quelque tems à l'écart. Il n'a pas même élevé la voix lorsqu'il s'agissait de faire condamner son *Traité 60e*; car il se prépare pour l'avenir.

« Il continue, nous écrit-on, d'habiter son petit monastère de Littlemore, où il mène, avec les six compagnons de sa retraite, la vie la plus austère, partagée entre la prière et l'étude. Je ne saurais vous dire exactement la règle qu'ils suivent ; mais ils se lèvent la nuit pour chanter ensemble les offices dans une petite chapelle qu'on leur a permis d'ériger dans l'intérieur de leur habitation.

« M. Newman s'efforce, chaque jour, de devenir plus étranger aux bruits du dehors. On s'étonne de son influence apparente pour les luttes qui déchirent l'anglicanisme ; ou la presse de parler ; mais savez-vous la raison de son silence ? C'est qu'il doute ! Tant que M. Newman a cru pouvoir prêcher et écrire, il l'a fait ; mais, depuis que le doute est entré dans son âme et qu'il cherche à se fixer sur le parti à prendre, il croit ne pouvoir, en consé-